

LES PRÉTENDANTS
DE CATHERINE.

LES PRÉTENDANTS

DE CATHERINE

PAR

A. de Gondrecourt.

5



BRUXELLES,

MELINE, CANS ET C^e LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE.
MÊME MAISON.

LEIPZIG,
P. MELINE.

—
1855

A MON ÉDITEUR.

Parmi les lettres courtoises que j'ai reçues, mon cher éditeur, depuis la publication du premier volume des *Prétendants de Catherine*, il en est une, écrite par un Anglais, à laquelle il est nécessaire que je réponde.

C'est une bonne fortune, pour un romancier, que de pouvoir s'expliquer sur son œuvre; les préfaces sont passées de mode, et il faut avoir, comme moi, un bonheur inespéré, pour trouver moyen de glisser, à la fin de l'ouvrage, ce que les vieux écrivains, nos maîtres, appelaient *avant-propos*.

J'ai donc reçu d'un Anglais, avec des compliments pour exorde, trois avertissements dont il est bon que j'entretienne mes lecteurs. Mon officieux correspondant me dit :

1^o Que le père de lord Clifford ne fut pas, comme je le prétends, un vaillant champion de la Rose blanche, mais, au contraire, son ennemi le plus acharné, à ce point qu'il fit décapiter, à York, le duc d'York, père d'Édouard IV et de Richard III.

2^o Qu'une personne à laquelle on a donné le titre de *lord* ne peut plus recevoir celui de *sir* qui signifie *chevalier*, lequel titre de *sir* est toujours suivi du prénom.

3^o Que le lord Clifford mis en scène par moi est un personnage historique dévoué à la Rose rouge, et aussi connu que Duguesclin, Dunois et la Trémouille en France.

A ces trois observations bienveillantes, je réponds :

1^o Le lord Clifford que je mets en scène n'est nullement de la grande famille des Clifford dont me parle mon gracieux correspondant; et cela, fort heureusement pour les collatéraux de cette famille, attendu que sir Robert Clifford, mon personnage à moi, personnage fort historique, a joué, dans l'épisode Perkin Warbeck, un rôle flétri à juste titre par les écrivains des deux partis.

Il y eut deux lords Clifford partisans de la Rose rouge : le premier fut au combat de Saint-Alban; et son fils, son héritier, le même qui poignarda le jeune comte Rutland, fils du duc d'York, au combat de Wakefield (30 décembre 1461), fut tué peu de temps après par lord Falconberg, au passage de Ferrybridge (28 mars 1462).

Le duc d'York, père d'Édouard IV et de Richard III, ne fut pas décapité à York par les ordres de Clifford, mais il périt à Wakefield, et sa tête, envoyée à Marguerite d'Anjou, fut exposée sur les remparts d'York, couronnée d'un diadème de papier (*Voir* LINGARD, t. V.)

A dater de l'affaire de Ferrybridge, on ne retrouve plus les Clifford, si ce n'est dans la personne du rival du baron de Concessault, dont le roman, *Les Prétendants de Catherine*, développe le caractère et fait justice. Ce Robert Clifford ne fait que passer dans l'histoire, et je n'ai pas cru devoir me gêner avec un personnage que nul contemporain n'oserait réclamer pour son parent.

2^o Il est vrai que, de nos jours, et depuis longtemps déjà, le titre de *sir*, qui signifie *chevalier*, ne se donne plus aux personnages distingués déjà par un titre supérieur. Mais ce qui se pratique aujourd'hui ne se pratiquait pas *rigoureusement* au moyen âge.

La chevalerie était non-seulement le premier échelon de la noblesse, mais encore les plus grands noms se paraient du titre de chevalier avec une prédilection affectée, et ce n'était pas manquer de convenance que d'appeler *sir* un baron, un lord, un prince, le roi lui-même. Le mot est tout français, et il est passé du langage

familier au langage des préséances, pour être exclusivement réservé aux têtes couronnées.

10 Prétendre que les Clifford, et je parle des plus illustres, sont aussi connus que Duguesclin, Dunois et la Trémouille le sont en France, c'est, comme ne manquerait pas de le dire l'étourdi baron de Concressault, avancer une prétention un peu trop *britannique*. Je m'en rapporte à qui me lit, et au premier venu des dictionnaires biographiques français, anglais, chinois ou tures.

Un roman historique n'est pas un livre d'histoire. Pourvu que les faits capitaux soient respectés, ainsi que les dates et le caractère des personnages illustres; pourvu que la couleur soit vraie, qu'importent les gestes des hommes secondaires?

Un roman, tel que je l'entends, doit être un peu gai; ce qu'on est convenu d'appeler œuvre facile doit être de facile lecture. — Eh bien! je le demande à mon bienveillant correspondant, si je n'avais pas brodé sur Clifford et sur Concressault, où donc aurais-je trouvé à rire dans ce sanglant dédale de l'histoire d'Angleterre, au xv^e siècle, où l'on ne saurait faire un pas sans rencontrer le bourreau?

Daignez agréer, etc.

A. DE GONDRECOURT.

Lyon, 25 mars 1853.